



## Le World Wild Web et l'animalisme radical

Marianne Celka

### Abstract

After a first escalation on the nineteenth century, animal liberation phenomenon knows an hermeneutics rehabilitation through the web network development. Thanks to the virality of electronic channels, many people are being connected to animalism warfare and become, potentially, compaigners. This article shows how the web allows radical thoughts to form and to grow up, how this radical thoughts become mainstream. Thereby, contrary to a cold and deadly vision of the web, the radical animalism phenomenon reflects an incandescent and living electronic world.

### Keywords

animalisme / speciesism / veganism / business of radicalism / imaginary

### Author

Marianne Celka – [marianne.celka@live.fr](mailto:marianne.celka@live.fr)  
Département de sociologie  
Université Paul-Valéry de Montpellier



L'animalisme – une manière de dire le phénomène de libération animale tant dans sa dimension critique et philosophico-politique (antispécisme et théorie pour les droits des animaux) que dans sa dimension hypercritique (veganisme) – bien que déjà présent, en germe, dans l'esprit de la *deep ecology* dès la première moitié du XIXe siècle, a connu une véritable « réanimation herméneutique » (Jean-Jacques Wunenburger) depuis l'avènement d'internet. Celle qui se veut être la dernière libération, celle des animaux et par extension de la terre et dont le motif est foncièrement pragmatique, tire son dynamisme, sa puissance subversive dans les méandres du *world wide web*. En effet, le web a permis à cette pensée radicale – construite en rupture d'avec la société « officielle » ou ordinaire – de rassembler une « communauté élective », émotionnelle, multiple et « contradictoire » (Michel Maffesoli) et en même temps de se diffuser à travers de grands organismes tels que *People for the Ethical Treatment of Animals* ou *Sea Shepherd*, selon les le principe d'une vulgarisation prosélyte. Aussi, elle a su épouser un type de communication fondée sur la viralité des affects et des passions. Loin de l'image d'une machine morte et froide, les technologies de l'information et de la communication ont été le lieu dans lequel se sont élaborées des visions du monde radicales et brûlantes. Pour le meilleur et pour le pire, le web s'est constitué en un environnement à partir duquel s'exerce un certain réenchâtement du monde.

Nous tenterons ici de montrer de quelles manières la pensée animaliste et son mode d'action contemporain se sont forgés sur la base de « stocks de connaissance disponible » (Alfred Schütz) et d'« entrepôts d'images » (Alvin Toffler, 1984) eux-mêmes construits et consolidés à partir de l'effervescence des données d'internet ; de quelles manières ils permettent l'initiation à l'activisme animaliste mais aussi et en même temps de diffuser cette pensée radicale qui dès lors se démocratise. De l'activisme des premières cellules de libération aux campagnes de luttes organisées par les grandes associations animalistes, il y a ce trajet, va-et-vient entre les réseaux électroniques et l'expérience matérielle, entre la radicalité et le renversement des valeurs corolaire de son succès populaire. Suivant ainsi les mutations des techniques de communication et d'information, l'animalisme a su se renouveler, quitte à trahir dans une certaine mesure ses postulats de fondation mais en conservant toutefois une certaine radicalité propre à sa pensée.

## I. Stocks de connaissance radicale

Le phénomène de libération animale se construit en opposition radicale à l'ordonnement social en place. Son agir (individuel et collectif) peut être compris comme une réaction pourrait-on dire « épidermique » à ce monde-ci, jugé injuste et coupable de crimes injustifiables à l'endroit des animaux. L'idéologie animaliste constituée à partir de « stocks de connaissance disponible » particulier et d'« entrepôts d'images » spécifiques, a développé une idéologie qui épouse les contours d'une pensée doxique. Patrick Tacussel rappelle cette chaîne psychologique et sociale qui, du ressentiment, mène au « raisonnement doxal » (2007 : 143), et ceci par l'illusion de détenir le vrai savoir. Cette illusion est elle-même la conséquence d'un désir excessif de transparence, de la volonté de « tout voir » et d'envisager la réalité comme une « totalité sans



M. Celka  
*Le World Wild Web et l'animalism radical*



ombre » (*Idem* : 148). L'animalisme radical qui tente de procéder au dévoilement des vérités cachées, celles relatives à la souffrance animale, en participant de fait au devenir transparent des choses sociales relatives à la sphère animale, en vient paradoxalement à réenchanter la vie sociale. C'est en localisant en son centre une « rationalité fantastique » (*Ibidem*) – qui va du négatif (diabolisation de l'ennemi, ici l'ensemble des agents qui concourent à l'exploitation animale) au positif (imagination d'un contrôle rationnel du devenir socio-historique) que la vision du monde animaliste reconfigure selon ses préceptes non seulement ce qui est mais aussi et surtout ce qui doit être. L'idéologie animaliste se veut être le moyen par lequel une passion, celle relative à la souffrance animale (vécue comme une injustice) cherche à se réaliser en une valeur (la cause animale) par l'expérience sociale. En tant que réanimation mythique d'une vie pure et *wild* – c'est-à-dire exempt de la domination des hommes à l'endroit des autres hommes, des animaux et de l'environnement – l'animalisme contemporain a profité du support électronique pour bricoler ces stocks de connaissance radicale et aussi nourrir ces entrepôts d'images elles-mêmes radicales qui, *in fine*, œuvrent au réenchantement de ce monde dévoyé.

## 1.1 Transcendantalisme électronique

En tant que vision du monde radical motivant l'instauration d'un mode de vie alternatif (veganisme) idéal-typiquement ascète (Celka, 2012), l'animalisme contemporain se laisse appréhender comme une nébuleuse de sens et d'images. Il intègre à la fois une critique rationaliste et politique (antispécisme et théories pour les droits des animaux) et une hypercritique qui excède les cadres de l'argumentation raisonnable. Cette nébuleuse puise ses sources dans toute l'histoire des idées politiques, sociales et philosophiques occidentales, dans les dogmes religieux aussi (christianisme, bouddhisme et hindouisme en particulier), depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, produisant ainsi un fort syncrétisme idéologique. Parmi les sources primordiales qui nourrissent ce syncrétisme, le transcendantalisme du XIXe siècle, notamment lorsqu'il s'est incarné dans la figure militante de Henry David Thoreau. Les aspirations de la *deep ecology* du siècle industriel trouvent un nouveau souffle dans une ambiance sociale toute encline à l'« ensauvagement » du monde (Serge Moscovici). Motivé par une soif de vérité, « le transcendantaliste se cherche dans l'environnement, il est en quête de son *true self* (son vrai soi) dans l'expérience d'un monde pur, *wild*, non dévoyé par les artifices urbains » (Raphaël Liogier, 2012 : 216). En ce sens, l'animalisme contemporain qui se développe majoritairement sur le web et les réseaux sociaux, œuvrant au dévoilement d'une vérité vraie, luttant pour la restauration et le respect d'un monde pur, sain, et compassionnel, peut être compris comme une sorte de « transcendantalisme électronique ». Profitant d'un médium apparemment sans frontière, il élabore, dans les méandres d'un nouvel environnement *wild* (le *web*), les contours d'une expérience transcendantaliste, à la fois individuelle et collective en suggérant la possibilité de retrouver son *true self* dégagé de l'emprise des représentations spécistes (ou espécistes), carnistes et consuméristes. Du transcendantalisme de Thoreau en particulier, l'animalisme retient la logique de la *Désobéissance civile*, ouvrage de 1849 dans lequel sont posées les questions de la relation possible entre la conscience propre à soi et l'obéissance. Thoreau y énonce les bases d'une morale de la désobéissance : « la seule obligation qui m'incombe est de faire bien. [...] La loi n'a jamais rendu les hommes un brin plus justes, et par l'effet du respect qu'ils lui témoignent les gens les mieux intentionnés se font chaque jour les commis de l'injustice » (1849). Afin d'engager la lutte contre l'injustice à l'égard des animaux



exploités par la logique capitaliste, spéciste et consumériste, l'animalisme militant – qu'il soit radical ou ordinaire – mobilise des stocks de connaissance disponible comme source à partir de laquelle se déploie des manuels à usage des libérateurs. Un apprentissage nécessaire afin de connaître des rouages de l'exploitation, la manière dont elle s'exerce quotidiennement et aussi les manières dont le militant dispose afin de la combattre via l'action directe.

## 1.2 *The Monkey Wrench Gang* : ensauvager les ruines

En Angleterre d'abord, puis ailleurs en Europe, la crise de l'industrie qui taraude les masses ouvrières engendre à la fois une angoisse et un ennui amer pour les jeunes générations désenchantées des rêveries capitalistes. C'est dans ce cadre qu'émergent de nouvelles formes de cultures ou plutôt de contre-cultures, en l'occurrence les mouvances skinhead puis punk. C'est dans ce contexte désindustrialisé qu'apparaissent les premiers groupuscules de libération animale, le premier : *Hunt Saboteurs Association* conduit par John Prestidge (à Brixham dès 1964), puis *The band of Mercy* (1960-1970) qui deviendra ensuite l'*Animal Liberation Front*. Les cellules de libération animale de la première (1976-1996) et seconde vague (1996-...) s'inspirent assez explicitement du roman d'Edward Abbey, *Le gang à la clé à molette* paru en 1975 (qui a donné l'expression *monkeywrench* synonyme de sabotage écologique ou éco-sabotage), et épouse l'esthétique (représentations et sensations) des mouvances skinheads et punks, caractérisées par une volonté de *tabula rasa*, la destruction de l'environnement urbain déjà en friche, et par une défiance certaine et ostentatoire quant aux traditions (en premier lieu la chasse à courre comme emblème d'une domination à la fois spéciste et sociale) jugées surannées et discriminantes. Les cellules de libération animale telle que l'*A.L.F* se concentrent tout d'abord sur les techniques de sabotage, dans des actions directes passives puis, à partir de 1973, d'avantage violentes par la mise en place d'opérations de grande envergure telles que les opérations *Bite Back* ou *Backfire*, consistant en un saccage des structures matérielles de l'exploitation animale, ou encore par l'usage d'objets incendiaires. Dès lors, le phénomène de libération animale connaît un succès international rapide, la contestation se répandant via les réseaux électroniques à travers lesquels les passions se déversent et nourrissent ainsi des cellules un peu partout en Europe et dans le reste des pays occidentaux. Cette forme d'activisme radical de l'animalisme contemporain correspond à la frange dite *hardline* qui ne cache pas son ressentiment : « la culture punk vegan promeut un activisme basé sur l'idéalisme, mais aussi sur la colère, la dystopie et la peur. Peur de la dégradation de l'environnement, puisque les sociétés se déchainent, la maladie et la biotechnologie envahissent et contaminent le monde. [...] Nous avons choisi de vivre dans une usine désaffectée non seulement parce que la nourriture y est gratuite, mais parce que nous imaginons que nous faisons la découverte d'un trésor dans les décombres, une société repliée, la persistance de la nature dans les friches urbaines ». Les actions directes menées par ces cellules de libération sont ensuite rapportées sur des plateformes électroniques (forums, chats et blogs), qui permettent par là même de s'instruire et de discuter, mais aussi de consolider ces savoirs spécifiques. Ainsi, les activistes animalistes se figurent comme des parasites au système, dans le système et contre le système.

Par ses qualités itératives (répétition) et rhizomiques (ramification), la constitution électronique de ces stocks de connaissance typiquement animalistes se réalise via le magma informationnel du web, de manière complexe, hétérogène et souvent contradictoire. Les technologies de



l'information et de la communication sont le moyen par lequel les militants potentiels entament un cheminement intellectuel et pragmatique vers l'activisme libérateur. Dans ce cas, les réseaux peuvent ainsi être compris comme le médium contemporain correspondant à ce que jadis nous connaissions sous le nom de « roman d'apprentissage », c'est-à-dire qu'ils permettraient de se dégager des candeurs naïves de l'éducation ordinaire et instituée pour retrouver au-delà des conventions ce qui serait la vérité vraie.

### 1.3 Devenir un libérateur

On ne naît pas libérateur, on le devient. Puisque l'animalisme repose sur le postulat selon lequel la société et ses idéaux qui nous gouvernent sont foncièrement mensongers, faisant en sorte que nous ne nous sentions jamais coupables des atrocités pourtant perpétrées au quotidien, de manière directe ou indirecte à l'endroit des animaux, le chemin qui mène au *true self* délivré de l'emprise des représentations hégémoniques (spécistes et carnistes) s'avère long, pénible et difficile. La tâche que l'animalisme s'impose, dans les réseaux électroniques comme dans l'expérience urbaine, consiste à lever le voile et montrer à ceux qui veulent bien voir non seulement ce qui est mais plus encore, ce qui doit être. Derrière les œillères que la société nous imposerait, à travers l'exploration des sites web animalistes – d'hyperlien en hyperlien – se laisse découvrir cette « vérité vraie ». Devenir un libérateur animaliste exige l'apprentissage de savoirs et de pratiques particuliers. Il s'agit de « prendre conscience » de la dure réalité de l'exploitation animale mais aussi de comprendre pourquoi et comment elle s'est imposée à nous. Il s'agit bien entendu et dès lors de se renseigner sur les outils qui permettent de la combattre, et *in fine*, se doter des moyens de conviction afin que tout un chacun puisse être séduit par les enjeux de cette ultime lutte. Tout ceci est d'une complexité sans non et donc, ce savoir (idéel et pratique) nécessite d'être simplifié, vulgarisé pour devenir à la fois audible et potentiellement prosélyte.

Les forums, chats, blogs (officiels et personnels), les images et les vidéos sont autant de matériaux permettant de dévoiler le réel. Selon la logique des rhizomes, le militant curieux et plus ou moins zélé peut plonger plus profondément dans les arcanes d'un savoir alternatif. Alors que les médias traditionnels de type vertical, la télévision en particulier, ne divulguent que très marginalement ces savoirs hétérogènes, le web constitue une sorte d'échappatoire (de type horizontale) pour des « vérités qui dérangent », pour des discours et des images chocs qui trouvent là l'endroit d'expression privilégié, non-censuré, non-consensuel mais aussi radical. La structuration même du web, sa souplesse et ses qualités incrémentale (superposition des couches d'informations), rhizomique et itérative font de lui un lieu immatériel dans lequel se développent des pensées radicales qui bien évidemment ne sont pas sans efficacité pour l'expérience matérielle. Parce que la pensée radicale – que Gérald Bronner caractérise par le fait qu'adhérer radicalement à une idée elle-même radicale – se construit selon un processus graduel et rationnel, étape par étape, les supports électroniques ont constitué pour elle un médium tout adéquat. Les stocks de connaissance animalistes ont cette spécificité relative à la pensée radicale de proposer une omni-explication du monde et de ses maux (l'exploitation et la soif de domination des hommes sur les animaux en premier lieu mais qui contamine ensuite le vivre ensemble en son entier), à partir de discours à la fois irrécusables et infalsifiables, usant d'arguments d'autorité (par exemple : Einstein était végétarien, un des hommes les plus intelligents de notre temps ne peut pas avoir eu tort) produisent *de facto* un syncrétisme référentiel. Puisque la pensée radicale se construit à partir



d'une mise en accusation des connaissances officielles et des représentations partagées qui constituent le socle de la vie sociale, elle nourrit en retour une sub ou contre-culture nécessairement « élitiste » au départ puisqu'à la fois hétérogène et subversive. Une fois admise la doctrine alternative, il s'agit de maintenir une certaine confiance à son endroit, par le contact d'alter-égo partageant les mêmes croyances, le même savoir et la même volonté de réformer ou annihiler les structures du savoir officiel. Ainsi par les encouragements directs ou indirects offerts par ses pairs, l'activiste animaliste conforte son adhésion à cette « vérité vraie » et en même temps s'engage dans un prosélytisme qui – en convainquant d'autres profanes – renouvellera sa propre conviction. Puisque l'adhésion à une pensée extrême procède par un mécanisme incrémentiel, un savoir cumulatif, le web est la source la plus à même de fournir les moyens de son développement. C'est ainsi par l'intermédiaire des réseaux électroniques du web que ces communautés soudées par « affinités électives » (selon l'expression goethéenne reprise par Maffesoli) se consolident et se répandent, suivant un incessant va-et-vient entre l'expérience numérique et matérielle. À la manière des romans d'apprentissage ou contes initiatiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, les supports électroniques contemporains permettent à chacun de devenir le héros de sa propre histoire, de se faire le Candide des temps actuels. Soit que certains héros militants se mettent en scène eux-mêmes en guise de guides spirituels et politiques, soit que les contenus proposés encouragent le militant encore néophyte à progresser sur « le chemin de la vérité » et de renoncer à sa crédulité originaire.

## 2. Les entrepôts d'images et le spectacle animaliste

Les images relatives à la pensée radicale animaliste qui participent activement à la diffusion des affects et des passions, expriment toute l'ambivalence de la lutte. Tantôt interrogatives, tantôt vindicatives, elles s'appuient tout à la fois sur des sentiments de sensibilité et de compassion, et sur des sentiments de colère et de haine. Ce sont comme les deux polarités de l'animalisme contemporain que ces images expriment sans détour. Les vidéos privilégient alors la monstration du côté obscur de l'exploitation animale en vue de faire « prendre conscience » de l'horreur et de la barbarie qui se cachent derrière les portes des laboratoires, des fermes et des abattoirs mais aussi, indirectement, derrière nos agissements quotidiens. Souvent d'un format court (une dizaine de minutes)<sup>ii</sup>, les vidéos partagées sur les réseaux montrent des images dures et violentes, sanglantes et répugnantes, une suite d'abattages, une rangée de rongeurs blessés par les expérimentations scientifiques, des chiens qui ne tiennent plus debout et qui se traînent sur les sols des laboratoires d'entreprises pharmaceutiques et/ou cosmétiques, etc. Souvent mal filmées car clandestines, ces images utilisent la répétition comme un procédé systématique et ceci soulève l'angoisse chez le spectateur. Le documentaire de Shaun Monson intitulé *Earthlings* (2005) est un film référentiel qui, contrairement à la plupart des autres vidéos diffusées sur les plateformes de partage, est un long métrage. La vidéo est d'une violence épuisante faisant naître chez celui qui la visionne une sensation d'écoeurement qui s'oriente ensuite à l'encontre de la société ordinaire et tiède. Un ressentiment intimement lié à une lecture alternative de l'histoire et qui conforte alors l'activiste dans la nécessité de passer à l'action directe et de se figurer par là même comme un héros (maudit) de l'histoire. La doctrine ainsi alimentée par ses entrepôts d'images offre cette parfaite alchimie – comme le souligne Bronner – entre des sentiments d'indignité, d'émotions et



d'intellectualisation. Ainsi, l'adhésion par révélation ou dévoilement, nourrit le sentiment de l'activiste d'avoir enfin su prendre conscience d'une vérité incorruptible cachée par la société ordinaire. Cette sensibilité exacerbée, soutenue et entretenue par le partage des images radicales, ne paraît souffrir d'aucune comparaison et d'aucune compensation possibles, confortant l'idée selon laquelle l'activiste animaliste croit en des valeurs devenues non-négociables. C'est donc à partir d'une mosaïque d'images et de sens rendus disponibles sur le web, que tout un chacun est susceptible de pénétrer une autre vérité, de construire ou se laisser guider par une lecture alternative de l'ordre du monde. Par un jeu de collage, ou plutôt par un bricolage sémantique, la pensée radicale animaliste en l'occurrence, se structure, se partage et se diffuse. C'est alors un résidu de cet esprit punk (celui qui inspirait les premières cellules de libération) qui, au travers des réseaux électroniques fait de chacun le « prosumateur » (Toffler) de sa propre conscience existentielle.

## 2.1 L'esthétique de la destruction

Les images diffusées par de nombreux blogs affiliés aux cellules de libération type *A.L.F* sont assez rares du fait du caractère tout à fait illégal des actions menées par ses membres. Les photos post-action, c'est-à-dire prises juste après une libération effective d'animaux et/ou après sabotage/saccage de locaux de l'exploitation animale sont peu nombreuses sur la toile étant donné le caractère exceptionnel de ces opérations, difficiles à organiser et à voir se concrétiser. Ces images sont comme des mises en scène de l'activisme radical animaliste, ensuite diffusées sur les blogs-vitrines du courant *hardline*<sup>iii</sup>. Deux types en particuliers constituent la majeure partie de ces entrepôts d'images, premièrement celles qui réunissent le libérateur et les victimes, c'est-à-dire l'éco-saboteur en compagnie des animaux libérés ; deuxièmement, celles qui présentent les stigmates et multiples « mots-doux » laissés à l'attention des « tortionnaires », les tags, les menaces projetées sur les murs immaculés des laboratoires, etc. En ce qui concerne les photos post-action ou post-libération, les activistes se présentent cagoulés, gantés, portant des treillis militaires ou vêtus de noir, en compagnie d'un ou de plusieurs animaux (chiens, porcelets, lapins ou encore brebis). Les photos post-action du deuxième ordre visent à rendre compte que l'opération s'est réellement bien déroulée et sont ensuite publiées sur les sites animalistes. Elles cadrent donc des murs de laboratoires, d'abattoirs, de maisons aussi (les domiciles des directeurs, dirigeants et autres suppôts de l'exploitation animale), de véhicules (de transport des animaux vers les lieux de l'exploitation) sur lesquels sont inscrits des avertissements qui rappellent le cœur de la lutte : « *Free the animals* ». « *A.L.F science no sadism* », « *experiment on yourself, free the animals* », recouvrent ainsi les murs des laboratoires saccagés, « *l'A.L.F est là* » ou encore « *Meat is murder* » estampillés à travers les villes, sur les murs et les bancs publics et finalement, d'une manière plus intime et intimidante : « *l'ALF te surveille !* » ou bien « *la prochaine fois on s'invite chez toi !* » stigmatisent les domiciles présumés des « saigneurs » de notre temps, dénonçant aussi l'adresse de ces « assassins »<sup>iv</sup> sur les blogs et réseaux sociaux.

Il existe un troisième type d'images particulièrement significatives, sortes d'icônes, souvent dessinées ou alors stylisées, représentant l'idéaltype du libérateur. L'activiste animaliste adopte la posture d'un justicier masqué et muni d'une arme tranchante : la pince monseigneur. Tel un héros solaire anonyme mais qui œuvre dans l'obscurité, il libère les animaux de la torture et d'une mort « injuste » et « injustifiable ». Ces constellations d'images analysées selon *Les structures*



*anthropologiques de l'imaginaire* de Gilbert Durand (notamment à travers la lecture de sa classification isotopique des images), révèlent un ordre symbolique motivé d'une ambition transcendante dont témoignent les symboles liés à l'ascension. Tout d'abord, le justicier ailé, auréolé, fait résonance au prestige du roi qui combat inexorablement la bestialité monstrueuse (Durand, 1993 : 150-156). Ici, le monstre contre lequel l'éco-saboteur, l'activiste animaliste se fait le pourfendeur c'est l'exploitation sans vergogne des animaux. Et les images ne cessent de révéler cette lutte perpétuelle du bien/animaliste contre le mal/charognard. Le schème ascensionnel, symbolisé par l'aile, est déployé comme moyen de salvation, pour s'extirper de l'angoisse catamorphe (*Idem* : 122-134), la Chute (faisant écho à l'épisode de la Genèse) des sociétés occidentales perverties par la soif de domination et la chute morale que constitue l'entredévoration des espèces. En ce sens, les images relatives à l'ascension révèlent la volonté de ne pas chuter dans la compromission animale que constitue le péché, en premier lieu celui de la consommation des animaux. Ensuite, l'archétype de la lumière ouranienne (*Idem* : 162-178), via le symbole de l'auréole, est invoqué pour lutter contre l'angoisse nyctomorphe (*Idem* : 96-122), c'est-à-dire la nuit terrible dans laquelle sont plongés les animaux qui en même temps représente cet ordre barbare dans lequel l'activiste est contraint de vivre et qu'il concourt à voir finir. Enfin, la structure diaïrétique dont symbolisé ici par la pince-monseigneur permet de pourfendre l'angoisse thériomorphe qui peut être comprise comme la monstruosité, la bestialité ou encore l'inhumanité de l'exploitation animale. En ce sens, l'animalisme radical confirme son appartenance au régime diurne de l'image participant d'une structuration schizomorphe caractérisée par une défiance quant au donné, mondain et social, mais aussi s'inscrit dans une continuation de l'idéal progressiste de l'histoire culturelle occidentale, sorte d'humanisme jusqu'au-boutiste qui passe nécessairement par la destruction de ce monde-ci.

## 2.2 Le spectacle *trash* et *swag* : des pirates, des femmes et du sang

Les organismes associatifs tels que *Peta* qui se donnent pour vocation de protéger les droits de tous les animaux et qui se présentent aussi comme des sortes de vitrines de l'éthique animaliste, participent du succès de la pensée animaliste, de sa démocratisation, de sa vulgarisation mais aussi de fait, participent au renversement des valeurs qui présidaient la jeunesse du phénomène. Au lieu de la clandestinité et de l'activisme « hors la loi », ces organismes correspondent à la véritable mise en spectacle de l'animalisme contemporain. *Peta* s'estampe tel un blason, une marque, et les stars, ces Olympiens modernes pour reprendre l'expression chère à Edgar Morin – ces héros du spectacle, du jeu et du sport – deviennent les étendards vivants d'une éthique en voie d'exaucement. Le spectacle *trash* et *swag* incarné par ses vedettes choque et séduit tout à la fois, convainc par cette double dynamique d'attrait-répulsion, séduit par des images sexy et révolte par d'autres images bien moins ragoutantes. Prenons un exemple, puisque il correspond à une thématique forte et fortement esthétisante (quasi sensationnaliste), la lutte contre la fourrure. Les images de la lutte anti-fourrure sont partagées en deux types, le premier concerne des campagnes « publicitaires » ou promotionnelles dans lesquelles des femmes (le plus souvent), en général des célébrités, posent dans le plus simple appareil, accompagné par un animal ou non, avec ce slogan : « plutôt nue qu'à poils ». Les bannières se multiplient donc autour de cette même idée : « *Hands off the buns* », « Soyez bien dans votre peau et laissez la leur aux animaux », « *The naked truth* », « *I'd rather go naked than wear fur* », etc. Ces images qui en appellent à la compassion et à la



sensibilité s'appuient sur la teneur plutôt glamour et *swag*, c'est-à-dire sur une communication tentant de rendre séduisant une lutte qui porte *a priori* sur quelque chose d'essentiellement trivial. Le second type d'images par contre, plutôt trash, concerne les campagnes sanglantes dans lesquelles des femmes portent des manteaux gorgés de sang ou bien directement des animaux écorchés<sup>v</sup> en guise de col. De la même manière, un homme ou une femme sur la banquise, pic à glace en mains, surplombe un bébé phoque (les petits d'animaux sont le plus souvent mobilisés parce que plus mobilisateurs) et auquel est prêté cette sentence : « regardes comme je suis chic, ça vaut bien ton sacrifice ». D'autres images encore montrent des jeunes femmes vêtues de manteaux de fourrure, la bouche ensanglantée et le regard oblique. Un ensemble de références iconiques qui participent donc de ces entrepôts d'images spécifiques de l'animalisme radical et qui sont ensuite reproduites en *live* par des comités de libération animale locaux lors de petites scénettes ou mises en scène et de hapenningsvi.

Dans la production des images de *Peta* en particulier, il y a l'indice d'une construction en portrait contrasté qui est évident dans la lutte contre la fourrure mais qui vaut pour toutes les autres luttes taraudant la pensée animaliste. D'une part, l'on trace le portrait d'une femme idéal-typiquement vénale, cupide cruelle – sorte de Cruella d'Enfer incarnée (qui porte fièrement son manteau de fourrure) – de l'autre l'on trace le portrait d'une femme idéal-typiquement sympathique, sage, gentille, pleine de compassion et qui préfère s'afficher nue que de porter la peau (ou les poils) d'autres animaux. La première serait l'incarnation de l'exploitation animale, l'autre, alternative, serait l'idéal d'un ordre sociétal à venir. Celle-là, celle qui épouse l'éthique animaliste du *care*, correspond aux archétypes privilégiés de la culture de masse (telle que décrits par Edgar Morin dans *L'esprit du temps*), sorte de *good-bad girl*, en apparence frivole et quasi putain, et en même temps candide. Mise en scène donc d'icônes et d'égéries de la lutte pour le Bien, le bien-être animal au prisme d'un protestantisme américain généreusement étendu à nos frères non-humains. Parallèlement aux valeurs féminines mises en scène dans les campagnes de promotion animaliste, il y a, comme par un jeu de miroir renversé, une cristallisation de valeurs d'avantage masculines, celles incarnées par des héros comme ressuscités du *far West*, *cowboys* des mers ou pirates au grand cœur qui luttent contre l'exploitation animale en lançant leur navires à l'encontre les baleiniers et autres « saigneurs » des mers. « Nous sommes les Dames de la Nuit du Mouvement pour la Conservation Marine. Beaucoup de gens nous injurient et beaucoup d'autres nous soutiennent dans la nuit, en secret, mais ne veulent pas être vus en plein jour avec nous. Nous ne sommes pas respectables. Nous ne sommes pas gentils. Nous ne sommes pas polis. Nous sommes sales et mal rasés et nous nous sommes mouillés dans les plus hostiles des mers comme nous le lançons au visage des gens, les envoyant pâître en nous faisant des ennemis – oh oui, beaucoup d'ennemis » (Paul Watson, 2011 : 48-53). Voilà comment se présente Paul Watson, leader de la *Sea Shepherd* et comment il met en scène ses compères dans une ambiance toute emprunte d'une vision cinématographique, quasi hollywoodienne, de la lutte qui s'étend sur toutes les mers à travers le monde. Le capitaine autoproclamé, charismatique, au caractère difficile (qui lui a valu d'être rejeté de l'organisme *Green Peace* dans lequel il a longtemps œuvré), travaille une esthétique de la piraterie animaliste à la fois trash et *swag*. Tête de mort (représentant la destruction que sèment les hommes dans les mers et les océans) stylisée par l'incrustation d'un dauphin et d'une baleine (comme le *yin* et le *yang* animalisés représentant la volonté de restaurer l'équilibre fondamental), soutenue par un trident et un bâton de berger, forment ainsi le symbole,



le totem de ces éco-pirates contemporains. Quelque peu suspicieux, presque paranoïaque, le capitaine Watson se présente lui et les siens, comme des pirates qui se battent contre d'autres pirates pour la bonne application des lois internationales de préservation des espèces ; comme des pirates qui sauvent des vies de l'avarie, de l'arrogance et de l'ignorance volontaires des hommes ; ils se battent contre « ceux qui ont l'argent et le pouvoir de retourner les médias et les politiques contre eux » (*Ibidem*). Le capitaine se targue du fait que la *Sea Shepherd* soit la seule organisation à se battre contre les Yakusas, la mafia des ailerons de requins et des politiciens corrompus. Cet homme qui, il y a longtemps, a cessé d'être « avec l'humanité » (*Ibidem*), pour étendre son amour à toute la vie (du plancton aux plus grandes baleines), annonce que ce qui doit être, sera et c'est aussi simple que cela. Là encore, de la même manière que pour les cellules de libération de type A.L.F, il s'agit de l'actualisation d'un archétype fort de la culture de masse, la liberté qui s'exprime au-dessous des lois, dans les bas-fonds et l'obscurité nocturne. Morin rappelle justement cette phrase de Hegel : « la liberté, c'est-à-dire le crime » (1962 : 147) ; voilà l'idée qui taraude tout processus de libération. Bien que ces éco-pirates s'en défendent, ils sont souvent hors la loi et participent de la logique du gang, des bandes, et de cette liberté infra-sociale, intrinsèquement violente. Mais il faut souligner ceci que la violence mise en scène ou le spectacle de la violence, incite et apaise en même temps. Elle incite parce qu'elle contient cette puissance prosélyte, celle qui séduit et qui fait sentir au militant potentiel qu'il pourrait bien, lui aussi, devenir un homme extraordinaire, un éco-pirate au service de valeurs non-négociables et elle apaise comme un exutoire, comme une *catharsis* élémentaire et nécessaire à l'ordre social. Elle incite ces « âmes altières » (Roger Caillois) qui demandent plus de coercition, d'avantage de servitude que la société n'en exige, et qui éventuellement se convertissent à cette lutte ultime ; elle apaise une masse d'autres âmes, plus mesurées peut-être, qui en contemplant le spectacle proposé par les premiers se purgent de leur excitation.

C'est par le succès certain rencontré par ces organismes, *Peta*, *Sea Shepherd* et d'autres encore, que l'animalisme radical entame ce renversement des valeurs que connaissent toute entreprise initialement élitiste voyant exaucer ses vœux. De la même manière que les avant-gardes ou les sectarismes en devenant consensuels, ordinaires et communément partagés, trahissent les valeurs qui les tenaient aux premiers instants, l'animalisme souffre en quelque sorte de son succès populaire, voilà le revers de la médaille. Plus les gens s'accordent sur l'intérêt et la légitimité de ces organismes et de la lutte qu'ils portent, plus ces gens se font eux-mêmes le respectable de ces valeurs, plus ils participent au devenir *mainstream* de l'idéal animaliste et en finalité en viennent à le corrompre. Cette adhésion massive et consensuelle à l'animalisme radical est foncièrement liée à cette dynamique spectaculaire, la mise en scène de cet ordre social alternatif.

## Pour ne pas conclure ...

L'animalisme contemporain, dans sa motivation militante et radicale, s'est à la fois nourri et diffusé par l'entremise des réseaux électroniques. C'est dans ce nouvel environnement *wild* que cette pensée radicale a pu jouir d'une réanimation herméneutique et connaître un second souffle. S'abreuvant d'images et de ressources informationnelles mises en ligne, elle a constitué des stocks de connaissances spécifiques et des entrepôts d'images eux aussi spécifiques, et a ainsi élaboré et conforté son idéologie doxique. Sorte de transcendantalisme électronique, qui, profitant des



caractéristiques de ces technologies de l'information et de la communication, s'est répandu d'une manière pourrait-on dire exponentielle et a séduit un auditoire toujours plus massif. Le succès que connaît l'animalisme contemporain, par son prosélytisme efficace, par la contagion des émotions propre à ces technologies électroniques et propre à l'air du temps, a participé en même temps à la déliquescence des valeurs originelles des premières cellules de libération animale. C'est notamment par l'étude des images diffusées par les grandes organisations de promotion de l'animalisme que ce renversement des valeurs devient éloquent. En effet, l'adhésion affective qui déborde dorénavant les quelques âmes altières qui guidaient les prémisses du phénomène, cette adhésion qui s'est fait massive et que l'on ne peut que constater au vu des *like* sur les réseaux sociaux, a précipité la radicalité intrinsèque de l'animalisme dans les méandres du *mainstream*. C'est qu'en séduisant les masses, en se démocratisant et en vulgarisant son contenu, l'idéologie animalisme n'a pu que trahir les fondations axiologiques radicales, celles qui étaient de virulentes contestations de l'ordre social en place et qui en appelaient au *tabula rasa*.

Selon la logique décrite et dénoncée par Guy Debord dans la *Société du spectacle*, les relations sociales médiatisées par les images, font que, par une accumulation de spectacles, « tout ce qui est vécu s'est éloigné dans une représentation » (1992 : 10). Dès lors qu'il s'est inscrit dans une logique spectaculaire, l'activisme animaliste a signé son plein succès et par là même le renversement de ses valeurs faisant de ses objectifs non plus des buts à poursuivre mais les éléments d'une contemplation presque mortifiée. Livrée aux masses – séduites – les images de l'animalisme radical ont donc progressivement rongé l'élan élitiste qui le caractérisait à l'origine et ont contribué à son devenir « ordinaire ». Chaque processus contient en germe les ressorts de son propre renversement, toutefois, il faut souligner aujourd'hui un appel au retour de cette radicalité des origines, un appel lancé par certains leaders activistes pour retrouver cette hétérogénéité des premiers jours, celle qui était contenue dans l'action directe des cellules de libération animale. Le message ainsi lancé sur les réseaux contre le « business de la radicalité » est le suivant : il n'est pas question de « soutenir » la lutte menée par l'A.L.F.<sup>vii</sup>, la lutte ultime pour la libération des animaux et de la terre n'a pas besoin de soutien mais de participation. Organisez-vous, ôtez vos t-shirts à l'effigie de tel ou tel organisme, et faites, passez à l'action ! Peut-être est-ce là le cri du cygne, la popularisation de la lutte animaliste a en quelque sorte échappé aux mains des « vrais » libérateurs, mais ce devenir *cool*, *mainstream* de la lutte, ce « business de la radicalité » est irréversible, rien ne pourra plus empêcher le badaud (que ce soit dans les réseaux électroniques ou dans les métropoles d'Occident) de se targuer d'être un éco-pirate, d'être un anarchiste au service des animaux, d'être quelqu'un de vraiment spécial et de se faire le redresseur de torts d'une société dite malade. En finalité, via l'effervescence électronique, la radicalité de l'idéologie animaliste a permis de réenchanter ce monde-ci jugé corrompu. Toutefois, ce réenchancement – par la mise en scène et le spectacle – a contraint la lutte radicale à n'être qu'un simulacre de libération. La contemplation du spectacle a peut-être définitivement pris le pas sur l'activisme. « Le spectacle est le mauvais rêve de la société moderne enchaînée, qui n'exprime finalement que son désir de dormir » (Debord, 1992 : 16), c'est la spectacularisation de la lutte animaliste qui a endormi le soulèvement brutal, violent et potentiellement révolutionnaire des premières cellules de libération, parce que « le spectacle est le gardien de ce sommeil » (*Ibidem*).

## Bibliographie



- Blin Th. (2000), *Éléments de sociologie phénoménologique*, Paris, L'Harmattan.
- Bronner G. (2009), *La pensée extrême. Comment les hommes ordinaires deviennent des fanatiques*, Paris, Broché.
- Celka M. (2012), *L'animalisme. Étude sociologique sur une idéologie et une pratique contemporaines des relations homme/animal*, from <http://www.theses.fr/2012MON30040>.
- Debord G. (1992), *La société du spectacle*, Paris, Gallimard.
- Durand G. (1993), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.
- Liogier R. (2012), *Souci de soi, conscience du monde. Vers une religion globale ?*, Paris, Armand Colin.
- Morin E. (1962), *L'esprit du temps*, Paris, Grasset.
- Tacussel P. (2007), *L'imaginaire radical. Les mondes possibles et l'esprit utopique selon Charles Fourier*, Paris, Les presses du réel.
- Toffler A. (1984), *La Troisième vague*, Paris, Denoël.
- Watson P. (2011), *A l'abordage !*, *Ravages*, 3 : 48-53.

---

<sup>i</sup> [http://www.culinate.com/columns/spaghetti\\_on\\_the\\_wall/vegan\\_punks](http://www.culinate.com/columns/spaghetti_on_the_wall/vegan_punks).

<sup>ii</sup> Une des dernières vidéos diffusée sur les réseaux par l'association française L214 : [http://www.huffingtonpost.fr/2015/10/15/video-abattoir-ales-l214-association-animaux-defense\\_n\\_8302988.html](http://www.huffingtonpost.fr/2015/10/15/video-abattoir-ales-l214-association-animaux-defense_n_8302988.html).

<sup>iii</sup> <http://www.directaction.info/>

<sup>iv</sup> <http://www.animalliberationfront.com/ALFront/Actions-France/BitebackReports.htm>

<sup>v</sup> <http://www.sassisamblog.com/2010/10/25/veronicas-launch-their-peta-antifur-campaign/>

<sup>vi</sup> <http://www.demotix.com/news/82351/naked-anti-fur-protest/all-media>

<sup>vii</sup> <http://laterredabord.fr/?p=13555>.